



PAT BARKER

LES EXILÉES
DE TROIE

ROMAN

PAT BARKER

LES EXILÉES DE TROIE

Troie est tombée. Les soldats grecs ont remporté leur guerre acharnée. Ils peuvent rentrer chez eux couverts de gloire et de trophées : or, armes, femmes. Mais les dieux, offensés par ces années de sanglants combats, en ont décidé autrement. Les vents contraires se lèvent, retenant les navires dans l'ombre de la cité détruite.

Pour Briséis, la reine déchue qui porte à présent l'enfant d'Achille, et pour toutes les Troyennes, une longue attente s'annonce, mais peut-être aussi la chance, au cœur de cette guerre d'hommes, de changer le cours de l'Histoire...

Après *Le Silence des vaincues*, Pat Barker poursuit sa réécriture du plus grand mythe fondateur de notre littérature, dans un récit ambitieux qui laisse entendre, enfin, la voix des femmes.

« TERRIFIANT, PUISSANT, AUDACIEUX. »

The Times

« CONCIS, MAGISTRAL, ABSOLUMENT
CAPTIVANT. UN ROMAN QUI SERA LU PENDANT
DES GÉNÉRATIONS. »

Daily Telegraph

Traduit de l'anglais par Laurent Bury

ISBN : 978-2-36812-720-9



9 782368 127209

22,50 € Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère
Design : © Raphaëlle Faguer
Image : © Arcangel Images



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LES EXILÉES DE TROIE

Titre original : *The Women of Troy*
Copyright © Pat Barker, 2021

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par Laurent Bury

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2022
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-720-9
Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)
et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pat Barker

LES EXILÉES
DE TROIE

Roman

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Laurent Bury


CHARLESTON

*Pour Jack, Maggie et Mr Hobbes ;
et en mémoire affectueuse de Ben*

DANS LE VENTRE DU CHEVAL : chaleur, obscurité, sueur, crainte. Ils sont entassés, serrés comme des olives dans un bocal. Il déteste ce contact avec d'autres corps. Il a toujours détesté cela. Même la chair humaine propre et parfumée lui donne envie de vomir – et ces hommes puent. Ce serait peut-être mieux s'ils se tenaient immobiles, mais ils en sont incapables. Chacun d'eux bouge de gauche à droite, tente de trouver davantage d'espace pour ses épaules, tous gigotent emmêlés comme des vers dans du crottin de cheval.

Des vers rouges.

Ces mots le précipitent dans une spirale qui l'entraîne vers le passé et le ramène dans la maison de son grand-père. Quand il était enfant – *certain*s semblent croire qu'il l'est encore –, il allait chaque matin à l'écurie, il courait sur le sentier entre les grandes haies, sa respiration se figeant dans l'air, chaque brindille nue scintillant dans la lumière rouge. En tournant à l'angle du chemin, il voyait le pauvre vieux Rufus qui se tenait devant la

porte du premier enclos – qui s’y appuyait, plus exactement. C’est sur Rufus qu’il avait appris à monter, comme presque tout le monde, parce que Rufus était un cheval exceptionnellement calme ; quand il vous sentait glisser, racontait-on pour rire, il levait un sabot et vous redressait. De l’époque où il avait appris à monter à cheval, il n’avait que de bons souvenirs, et il grattait vigoureusement Rufus à tous les endroits que l’animal ne pouvait lui-même atteindre, puis lui soufflait sur les naseaux, leurs haleines se mêlant pour produire un son chaud. Le son de la sécurité.

Bon sang, comme il aimait ce cheval – plus que sa mère, plus même que sa nourrice à laquelle, de toute façon, il avait été retiré dès l’âge de sept ans. Rufus. Même leurs noms les reliaient : Rufus, Pyrrhus. Deux noms signifiant « rouge » – et tous deux avaient le poil roux, d’une rousseur spectaculaire, même si, dans le cas de Rufus, la couleur tirait davantage sur le brun. Quand c’était encore un jeune cheval, sa robe luisait comme les premières châtaignes à l’automne, mais bien sûr, il était plus âgé maintenant. Et malade. Déjà l’hiver dernier, un palefrenier avait remarqué : « On lui voit un peu les côtes. » Et depuis, il avait perdu du poids chaque mois ; les os du bassin en saillie, les épaules réduites à deux pointes, il commençait à ressembler à un squelette. Même l’herbe grasse de l’été n’avait pas suffi à lui remettre de la chair sur les os. Un jour, voyant un valet d’écurie remplir un seau de crottin liquide, Pyrrhus avait demandé :

— Pourquoi sa merde est comme ça ?

— Les vers rouges, avait répondu l’homme. La pauvre bête en est pleine.

Les vers rouges.

Et ces seuls mots le renvoient en enfer.

* * *

D'abord, on leur autorise les chandelles, mais avec le strict avertissement qu'il faudra les éteindre à l'instant où le cheval se mettra en mouvement. Des lueurs fragiles, vacillantes, mais sans elles la chape de ténèbres et de peur les étoufferait. Oh oui, la peur. Il refuserait de l'admettre, mais elle est bien là, incontestablement, dans la sécheresse de sa bouche et dans le relâchement de ses intestins. Il tente de prier, mais aucun dieu ne l'entend, donc il ferme les yeux et pense : *Père*. Le mot semble maladroit, comme un glaive neuf avant que vos doigts ne s'habituent à sa garde. Avait-il jamais vu son père ? Si oui, il devait être un bébé à l'époque, trop jeune pour se rappeler la rencontre la plus importante de sa vie. Il essaye aussi *Achille*, et il paraît plus facile, moins embarrassant d'employer le nom que peut utiliser n'importe quel soldat.

Il contemple la rangée d'hommes face à lui, il voit chaque visage éclairé par en dessous, de minuscules flammes dansant dans leurs yeux. Ces hommes ont combattu aux côtés de son père. Il y a Ulysse : sombre, mince, comme un furet, l'architecte de toute cette entreprise. Il a conçu le cheval, en a supervisé la construction, a capturé et torturé un prince troyen pour obtenir les détails des défenses de la ville, et a finalement imaginé l'histoire censée leur faire franchir les portes. Si ce plan échoue, les principaux guerriers de l'armée grecque mourront en une nuit. Comment supporte-t-on une telle responsabilité ? Pourtant, Ulysse ne semble pas du tout inquiet. Sans le vouloir, Pyrrhus croise son regard et Ulysse sourit. Oh oui, il sourit, son abord paraît chaleureux, mais à quoi pense-t-il réellement ? Voudrait-il qu'Achille soit là, au lieu d'être représenté par son fils,

ce petit avorton inutile ? Si c'est le cas, il a raison, Achille devrait être là. Il n'aurait pas eu peur, lui.

Plus loin dans la rangée, il aperçoit Alcimos et Automédon assis côte à côte : jadis les deux écuyers d'Achille, ils sont désormais les siens. Mais ce n'est pas vraiment ainsi. Ce sont eux qui sont aux commandes, depuis l'instant où il est arrivé : ils aident leur supérieur inexpérimenté, ils réparent ses erreurs, ils font toujours en sorte de lui donner le beau rôle aux yeux des hommes. Eh bien, aujourd'hui, ou plutôt ce soir, tout cela va changer. Après cette nuit, il regardera dans les yeux des hommes qui ont combattu aux côtés d'Achille et il n'y verra que du respect, du respect pour ce qu'il aura accompli à Troie. Oh, bien sûr il ne s'en vantera pas, il n'en parlera peut-être même pas. Non, parce que ce ne sera pas nécessaire, tout le monde saura ; tout le monde sait toujours. Il voit ces hommes qui le regardent parfois, qui doutent de lui. Eh bien, plus après ce soir... Ce soir, il va...

Oh putain, il a besoin de chier. Il se redresse sur son séant, tâchant d'ignorer le nœud de son estomac. Lorsqu'ils ont grimpé à l'intérieur du cheval, il y a eu beaucoup de plaisanteries sur l'emplacement des seaux à latrines. « Au cul de la bête, a dit Ulysse. Il n'y a pas d'autre endroit ! » Cela a produit un éclat de rire aux dépens de ceux qui étaient assis à l'arrière. Personne ne s'est encore servi des seaux et il tient absolument à ne pas être le premier. Ils se bouchent tous le nez en s'éventant avec la main. Ce n'est pas juste, ce n'est vraiment pas *juste*. Il devrait penser à des choses importantes, la guerre qui prendra fin ce soir dans un éblouissement de gloire – pour *lui*. Il s'y prépare depuis des années, depuis qu'il est assez grand pour soulever une épée. Et même avant, à cinq ou six ans, il se battait avec

des bâtons pointus, il ne se passait pas un instant sans qu'il se batte, il rouait de coups sa nourrice chaque fois qu'elle tentait de le calmer. Et maintenant que c'est en train de devenir réalité, maintenant que cela lui arrive enfin, tout ce qui lui vient à l'esprit, c'est : *Et si je me chie dessus ?*

Son estomac semble un peu moins douloureux. Tout ira peut-être bien.

Dehors, un grand silence s'est fait. Depuis des jours, ils entendent les navires que l'on charge, les hommes qui chantent, les tambours qui battent, les trompes qui sonnent, les prêtres qui psalmodient – avec autant de vacarme que possible puisqu'il faut que les Troyens entendent. Ils doivent croire que les Grecs s'en vont vraiment. Il ne faut rien laisser dans les cabanes, parce que leur première décision sera d'envoyer des escadrons de reconnaissance sur la plage, afin de vérifier que le camp a bel et bien été abandonné. Il ne suffit pas de faire partir les hommes et les armes. Les femmes, les chevaux, les meubles, le bétail – tout doit disparaître.

À l'intérieur du cheval, à présent, l'inquiétude suscite de plus en plus de protestations. Ils n'aiment pas le silence qui les environne, ils ont l'impression d'avoir été abandonnés. Remuant sur le banc, Pyrrhus scrute à travers l'interstice entre deux planches, mais ne voit rien du tout. « Qu'est-ce qu'ils foutent, bordel ? demande quelqu'un. — Ne vous en faites pas, répond Ulysse, ils reviendront. » Et de fait, à peine quelques minutes plus tard, on entend des pas s'approchant sur la plage, suivis par un cri : « Tout va bien, là-dedans ? » Un grommellement réplique. Puis, après ce qui paraît des heures, même si ce ne sont probablement que quelques minutes, le cheval se met en marche. Aussitôt, Ulysse lève la main, et les lumières s'éteignent une par une.

Pyrrhus ferme les yeux et imagine le dos en sueur des hommes qui s'arc-boutent pour tirer ce monstre jusqu'à Troie, à travers le sol parsemé d'ornières. Il y a des rouleaux pour les aider, mais cela prend malgré tout beaucoup de temps – le sol est creusé, labouré par dix longues années de guerre. Ils savent qu'ils approchent quand les prêtres se mettent à chanter un hymne de louanges à Athéna, protectrice des villes. Protectrice des villes ? C'est une blague ? Merde, on espère bien qu'elle ne protège pas cette ville-ci. Enfin, les soubresauts cessent et les hommes dans le ventre du cheval échangent des regards inquiets, leur visage n'est plus qu'une clarté floue dans la pénombre. Ça y est ? Ils y sont ? Un autre hymne à Athéna, et après trois derniers cris en l'honneur de la déesse, les hommes qui ont halé le cheval jusqu'aux portes de Troie s'en vont.

Leur voix, qui continue à psalmodier hymnes et prières, s'éteint peu à peu. Quelqu'un murmure : « Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? » Et Ulysse répond : « On attend. »

* * *

Une outre en peau de chèvre, remplie de vin dilué, passe de main en main même s'ils n'osent pas faire davantage qu'y tremper les lèvres. Les seaux sont déjà plus qu'aux deux tiers pleins et, comme dit Ulysse, un cheval de bois qui pisse pourrait éveiller les soupçons. Il fait une chaleur terrible ; ça pue la résine des pins fraîchement abattus – et il commence à se passer quelque chose de très étrange, car il a le goût de la résine dans la bouche et l'odeur de la chaleur dans le nez. L'intérieur de ses narines est comme brûlé. Et il n'est pas le seul à souffrir. Machaon ruisselle de sueur – il a bien plus de

kilos à transporter que les hommes plus jeunes, minces comme les chiens sauvages qui doivent être en train de flairer aux portes des cabanes vides, en se demandant où sont partis les humains. Pyrrhus tente d'imaginer le camp désert : la grande salle où il est entré pour la première fois dix jours après la mort de son père, où il s'est assis dans le fauteuil d'Achille, les mains sur les têtes de lion sculptées, le bout des doigts dans leur gueule béante comme Achille avait dû le faire, soir après soir. Et il avait eu le sentiment d'être un imposteur, un petit garçon autorisé à rester éveillé très tard. S'il avait baissé les yeux, il aurait vu ses jambes se balancer à trente centimètres du sol.

Demain matin, il sera peut-être mort, mais penser ainsi ne sert à rien : l'heure fatale arrive quand elle doit arriver, et l'homme ne peut rien faire pour repousser ce moment. Il regarde à droite et à gauche, et voit sa propre tension reflétée sur tous les visages. Même Ulysse s'est mis à se ronger l'ongle du pouce. Les Troyens doivent maintenant savoir que les navires ont mis les voiles, que le camp grec est abandonné, mais peut-être ne le croient-ils pas. Priam règne sur Troie depuis cinquante ans ; c'est un trop vieux renard pour être pris par une ruse pareille. Le cheval est un piège, un piège ingénieux – *oui, mais qui est dedans ?*

Ulysse lève la tête, tend l'oreille, et un instant après, tous l'entendent : le murmure des voix troyennes, intriguées, nerveuses. Qu'est-ce que c'est ? Pourquoi est-ce là ? Les Grecs ont-ils vraiment renoncé et sont-ils repartis chez eux en laissant ce remarquable cadeau ? « Remarquablement inutile », dit quelqu'un. « Comment tu peux savoir que c'est inutile tant que tu ne sais pas à quoi ça sert ? » « On ne sait peut-être pas à quoi ça sert, mais on sait une chose : faut pas faire confiance à ces

putains de Grecs. » Un rugissement d'approbation. « Et puis comment on sait que c'est vide ? Comment on sait qu'il n'y a personne dedans ? » Les voix basculent de la méfiance vers la panique. « Foutez-y le feu. » « Ouais, brûlez-le, leur cheval pourri. Comme ça, on saura s'il y avait quelqu'un dedans. » L'idée fait son chemin, et bientôt tous scandent : « Brûlez-le ! Brûlez-le ! Brûlez-le ! » Pyrrhus regarde autour de lui et lit la peur sur tous les visages ; non, pire que la peur, la terreur. Ce sont tous des hommes courageux, l'élite de l'armée grecque, mais celui qui prétend ne pas avoir peur du feu est soit un menteur, soit un imbécile.

« BRÛLEZ-LE ! BRÛLEZ-LE ! BRÛLEZ-LE ! »

Une caisse en bois remplie d'hommes : elle brûlera comme un bûcher funéraire truffé de gras de porc. Et que feront les Troyens quand ils entendront les cris ? Ils courront chercher des seaux d'eau ? Sûrement pas, bordel ! Ils resteront là à rigoler. Quand l'armée reviendra, elle ne trouvera que des poutres incendiées et des cadavres calcinés, leurs poings serrés dans la posture de boxeur de ceux qui meurent par le feu. Et au-dessus, sur les remparts, les Troyens les attendront. Il n'est pas lâche, vraiment pas, il était prêt à mourir lorsqu'il est monté dans ce putain de cheval, mais il n'a aucune envie de crever comme un porc rôti à la broche. Mieux vaudrait sortir maintenant pour *se battre...*

Il est presque debout lorsqu'une pointe de lance apparaît entre les têtes des deux hommes assis face à lui. Il voit leur visage blêmir sous le choc. En un instant, tout le monde s'enfonce plus profond dans le ventre du cheval, aussi loin que possible des flancs. Dehors, une femme hurle de toutes ses forces : « C'est un piège, vous ne voyez pas que c'est un piège ? » Puis une autre voix, celle d'un homme, un vieillard, mais sans

faiblesse, pleine d'autorité. Ce ne peut être que Priam.
« Cassandre, rentre chez toi, maintenant, rentre chez toi. »

À l'intérieur du cheval, les hommes jettent des regards accusateurs à Ulysse qui a conçu ce plan, mais lui se contente de hausser les épaules et de lever les bras au ciel.

De nouveaux cris éclatent. Les gardes ont trouvé quelqu'un qui rôdait près des portes. Ils le traînent devant Priam et l'obligent à s'agenouiller. Après un moment, un long moment, Sinon se met à parler, d'abord d'une voix hésitante, puis plus assurée à mesure qu'il avance dans son récit. Pyrrhus tourne les yeux vers Ulysse et voit ses lèvres remuer en rythme avec les paroles de Sinon. Il lui fait répéter son rôle depuis trois semaines, arpentant ensemble l'arène pendant des heures, élaborant l'histoire, essayant de prévoir toutes les questions que les Troyens pourraient lui poser.

Chaque détail doit être parfaitement convaincant : les Grecs pensent que les dieux les ont abandonnés, en particulier Athéna, qu'ils ont gravement offensée. Le cheval est une offrande pour elle et devra être aussitôt conduit dans son temple. Mais ce ne sont pas les détails qui comptent. Tout dépend réellement de l'analyse de la personnalité de Priam faite par Ulysse. Alors qu'il était encore enfant, il n'avait pas sept ans, Priam fut fait prisonnier de guerre et dut attendre que l'on verse sa rançon. Seul, sans amis, condamné à vivre en terre étrangère, il s'était tourné vers les dieux pour trouver un réconfort, et en particulier vers Zeus Xénios, le dieu qui ordonne de se montrer bon envers les inconnus. Sous le règne de Priam, Troie a toujours accueilli ceux qui se heurtent à l'hostilité de leurs compatriotes. Ulysse a imaginé une histoire faite pour charmer Priam,

chaque détail visant à exploiter sa foi pour en faire une faiblesse. Et si ce plan échoue, ce ne sera certes pas la faute de Sinon, car il y met tout son talent, sa voix s'élevant vers les cieux en une plainte gémissante. « Je vous en supplie, répète-t-il, je vous en supplie, prenez pitié de moi, je n'ose pas rentrer chez moi, ils me tueront si je rentre. »

« Lâchez-le », dit Priam. Puis, s'adressant sans doute directement à Sinon : « Bienvenue à Troie. »

* * *

Peu après, des cordes attrapent le cou du cheval comme des lassos, et l'animal se met en branle. Au bout de quelques mètres, tout s'arrête, plus rien ne bouge pendant plusieurs minutes intolérables, puis le mouvement reprend. Pyrrhus jette un coup d'œil à travers une fente entre les planches – l'air de la nuit lui rafraîchit inopinément les paupières –, mais il ne voit qu'un mur de pierre. C'est assez pour lui indiquer qu'ils franchissent les Portes Scées et qu'ils entrent dans Troie. Les hommes échangent des regards, les yeux écarquillés. Silencieux. Dehors, les Troyens, hommes, femmes et enfants, chantent des hymnes de louanges à Athéna, protectrice des villes, tandis qu'ils traînent le cheval à l'intérieur des remparts. On entend le bavardage enthousiaste des petits garçons qui « aident » leur père à tirer sur les cordes.

Pendant ce temps, une chose étrange arrive à Pyrrhus. Ce n'est peut-être que la soif, ou la chaleur, qui est maintenant pire que jamais, mais il a l'impression de voir le cheval de l'extérieur. Il en voit la tête à la hauteur des toits des palais et des temples tandis qu'ils avancent lentement dans les rues. Sensation curieuse : être enfermé

dans l'obscurité, mais voir les rues larges et les vastes places, la foule des Troyens en liesse qui tournoient autour des jambes du cheval. Le sol en est noir. On dirait des fourmis qui ont trouvé une chrysalide d'insectes, assez grande pour nourrir leurs petits pendant des semaines, et qui la ramènent en triomphe à leur fourmilière, sans savoir que, le jour où le cocon luisant et dur s'ouvrira, il crachera la mort sur elles.

Les emardées et les oscillations finissent par cesser. À l'intérieur, tous ont la nausée. Nouvelles prières, nouveaux hymnes ; la foule troyenne pénètre dans le temple d'Athéna pour remercier la déesse de cette victoire. Puis la fête commence, on chante, on danse, on boit, on boit encore. Les guerriers grecs écoutent et attendent. Pyrrhus tente de trouver la place d'étendre ses jambes ; il a une crampe dans le mollet droit, parce qu'il est déshydraté et parce qu'il est resté trop longtemps assis dans la même position contrainte. Les ténèbres sont plus épaisses maintenant, sans clair de lune pour les éclairer par les interstices dans les flancs du cheval – une nuit sans lune a été choisie pour cette attaque. De temps à autre, une bande de fêtards ivres passe en titubant et leurs torches projettent des rayures de tigre sur le visage des hommes qui patientent à l'intérieur. La lumière luit sur les casques, les cuirasses et les lames des épées. Ils attendent toujours. Au loin, dans la nuit, les vaisseaux noirs labourent la mer avec leur éperon de proue, creusant des sillons blancs dans la houle grise. La flotte grecque revient. Il imagine les navires entrant dans la baie, leurs voiles roulées pour céder la place aux rameurs, puis les quilles percutant les galets lorsqu'elles atteignent le rivage.

Peu à peu, les chants et les cris s'estompent ; les derniers ivrognes ont regagné leur domicile en rampant

ou se sont évanouis dans le caniveau. Et les gardes de Priam ? Est-il imaginable qu'ils soient restés sobres, maintenant que la guerre est terminée, maintenant qu'ils se croient sûrs d'avoir gagné et qu'il n'y a plus d'ennemi à affronter ?

Enfin, sur un signe de tête d'Ulysse, quatre guerriers à l'arrière du cheval tirent les verrous et enlèvent deux panneaux des côtés. L'air frais de la nuit les inonde ; Pyrrhus sent un picotement sur sa peau quand la sueur s'évapore. Puis, un par un, en un flux régulier, les hommes descendent les échelles de corde et forment un cercle à terre. On se bouscule un peu à l'avant parce que chacun veut avoir l'honneur d'être le premier sorti. Pyrrhus s'en fiche ; il est l'un des premiers, cela lui suffit. Quand ses pieds touchent le sol, il sent une secousse lui remonter la colonne vertébrale. Les hommes frappent des pieds, pour refaire circuler le sang, car d'une minute à l'autre ils vont devoir courir. Il s'empare d'une torche sur un des murs du temple et, dans cette aveuglante lumière rouge, il se retourne et voit les derniers soldats tomber lourdement à terre. Le cheval chie des hommes. Une fois qu'ils sont tous sortis, ils se regardent les uns les autres, tous les visages affichant la même expression à demi éveillée. Ils sont dans la place. Lentement, comme une vague que rien ne peut arrêter, il prend conscience de cette réalité. À présent, à cet instant, il se trouve là où son père n'a jamais mis les pieds, à l'intérieur des remparts de Troie. Il n'y a plus de peur désormais. Tout est simple, tout est clair. Là-bas, dans l'obscurité, se trouvent les portes qu'ils doivent ouvrir pour laisser entrer l'armée. Pyrrhus resserre le poing sur son épée et se met à courir.

2

UNE HEURE PLUS TARD, il est sur les marches du palais, au cœur de la bataille. Il prend la hache d'un mourant et s'attaque à la porte. La foule des combattants montant derrière lui l'empêche de prendre assez son élan – il leur crie de reculer, de lui laisser de la place, et quatre ou cinq coups après, il a percé une brèche assez grande pour passer. Ensuite, c'est facile, tout est *facile*. Se précipitant dans le couloir, il sent battre dans ses veines le sang de son père et il pousse un cri de triomphe.

À l'entrée de la salle du trône les attend une véritable muraille de gardes troyens, les guerriers grecs sont déjà aux prises avec eux, mais il se dirige vers la droite, à la recherche du passage secret qui mène de la maison d'Hector – où sa veuve, Andromaque, vit désormais seule avec leur fils – aux appartements privés de Priam. C'est l'information arrachée par Ulysse au prince captif qu'il a torturé. Une porte dans le mur, à moitié cachée par un paravent, conduit à un couloir obscur qui

s'enfonce brusquement dans le sol – l'odeur froide des lieux renfermés, inutilisés –, puis un escalier l'introduit dans la lumière vive de la salle du trône, où Priam est debout devant un autel, immobile, dans l'expectative, comme si toute sa vie n'avait été que la préparation de ce moment. Ils sont seuls. Le bruit des Grecs et des Troyens qui s'affrontent de l'autre côté du mur paraît s'atténuer.

Sans un mot, ils se dévisagent. Priam est vieux, si vieux que c'en est choquant, et si frêle qu'il croulerait presque sous le poids de son armure. Pyrrhus s'éclaircit la gorge, et dans le grand silence, ce son étrange sonne comme une excuse. Le temps semble s'être arrêté, il ne sait pas comment le faire redémarrer. Il s'approche des marches de l'autel et se présente, comme il se doit avant un combat : « Je suis Pyrrhus, fils d'Achille. » Fait incroyable, impardonnable, Priam sourit et secoue la tête. Maintenant en colère, Pyrrhus pose un pied sur la première marche et voit Priam rassembler ses forces : pourtant, quand le vieillard finit par lancer son javelot, celui-ci ne transperce pas le bouclier, mais y reste planté, vibrant, avant de tomber bruyamment à terre. Pyrrhus éclate de rire, et le son de son propre rire le libère. Il bondit en haut des marches, empoigne les cheveux de Priam, lui renverse la tête en arrière pour exposer sa gorge décharnée, et...

Et rien...

Depuis une heure, il est dans un état proche de la frénésie, ses pieds touchent à peine le sol, l'énergie se déverse en lui depuis le ciel – mais à présent, alors que cette frénésie serait le plus nécessaire, il sent que ses membres se vident. Il lève le bras, mais l'épée est lourde, lourde. Devinant la faiblesse de son adversaire, Priam se débat, lui échappe et tente de s'enfuir, il trébuche

néanmoins et s'étale sur les marches. Pyrrhus se jette aussitôt sur lui, saisit sa crinière argentée, et voilà, ça y est, c'est le moment, *maintenant*, mais les cheveux sont d'une douceur inattendue, presque comme des cheveux de femme, et ce minuscule détail insignifiant suffit à le désarçonner. Il tranche la gorge du vieillard et manque son coup – *idiot, idiot* –, il est comme un garçon de dix ans qui tente pour la première fois de saigner un cochon, qui multiplie les coups de couteau, larde la bête d'entailles sans qu'aucune ne soit assez profonde pour donner la mort. Avec ses cheveux blancs et sa peau claire, Priam semblait ne pas avoir une seule goutte de sang en lui ; mais il en a, des litres et des litres, il patauge et glisse sur le sol. Il finit par attraper le pauvre vieux, s'agenouille sur sa poitrine osseuse et, même alors, il n'y arrive pas. Il grogne de désespoir : « Achille ! Père ! » Et, chose incroyable, Priam se tourne vers lui et sourit à nouveau. « Le fils d'Achille ? *Toi ?* Tu ne lui ressembles en rien. »

Une brume rouge de fureur donne à Pyrrhus la force de frapper encore. Droit dans le cou, cette fois, pas d'erreur. Le sang chaud de Priam jaillit sur son poing serré. Ça y est. Fini. Il laisse le corps glisser à terre. Quelque part, tout près, une femme hurle. Abasourdi, il regarde autour de lui et voit un groupe de femmes accroupies de l'autre côté de l'autel. Certaines ont leur bébé dans les bras. Ivre de triomphe et de soulagement, il se jette sur elles, bras écartés, leur crie « Bouh ! » au visage – et rit en les voyant détalier.

Pourtant, une fille se lève et soutient son regard – les yeux globuleux, un faciès de grenouille. Comment ose-t-elle le dévisager ? Pendant un moment, il est tenté de la frapper, mais il se retient à temps. Tuer une femme ne rapporte aucune gloire, et de toute façon, il est

fatigué, plus qu'il ne l'a jamais été dans sa vie. Son bras droit pend de son épaule, aussi inerte qu'une bêche. Le sang de Priam lui tend la peau en séchant, il pue, une odeur de poisson, de ferraille. Il reste planté là, contemplant le corps, puis décide soudain de le repousser d'un coup de pied. Il n'y aura pas d'obsèques pour Priam. Pas d'hommage, pas de rites funéraires, pas de dignité dans la mort. Il fera exactement ce que son père a fait à Hector : il attachera les minces chevilles du vieillard à l'essieu de son char et le traînera jusqu'au camp. Mais d'abord, il doit s'éloigner de tous ces cris et ces sanglots ; il franchit en aveugle une porte sur sa droite.

Il fait sombre dans cette pièce fraîche et calme ; les cris des femmes paraissent moins sonores. À mesure que ses yeux s'habituent à la pénombre, il distingue un portant chargé de robes de cérémonie et, à côté, un fauteuil sur le dossier duquel sont disposés les vêtements d'un prêtre. Ce doit être le cabinet de Priam. Debout sur le seuil, il tend l'oreille, il sent la pièce se dérober devant lui, tout comme l'ont fait les femmes. Tout est silencieux, vide. Mais soudain, il surprend un mouvement dans l'angle opposé. Quelqu'un se cache, là-bas dans l'ombre, il aperçoit les contours d'une silhouette. Une femme ? Non, d'après ce qu'il a entrevu, il est à peu près sûr que c'était un homme. Écartant les vêtements, il s'avance – et la joie, le soulagement le font presque éclater de rire, car celui qu'il voit là en face de lui, c'est Achille. Ce ne peut être personne d'autre : l'armure étincelante, les longs cheveux. C'est un signe, le signe qu'il est enfin accepté. Il marche avec assurance, scrutant l'obscurité, et il voit Achille venir à lui, enveloppé de sang ; tout est rouge, de la crête de son casque jusqu'aux sandales qu'il a aux pieds. Les cheveux aussi sont rouges, pas roux carotte, pas orangés, non, rouges

comme le sang ou le feu. Au dernier moment, face à face, il tend la main et ses doigts poisseux heurtent une surface dure et froide.

Tout près, maintenant, presque assez près pour un baiser. « Père », dit-il, alors que son haleine embue le bronze brillant du miroir. « Père. » Et à nouveau, avec moins de fermeté cette fois : « *Père ?* »

NOUS RENTRONS
Nous rentrons
Nous rentrons chez nous !

Je ne sais plus combien de fois j'ai entendu ce chant – si on peut l'appeler un chant – ces derniers jours. Des groupes d'hommes titubant à travers le camp – ivres, la bouche pâteuse, l'œil vitreux – rugissant ces paroles simples et répétitives jusqu'à s'enrouer. La discipline s'était presque entièrement effondrée. Dans tout le camp, les rois luttèrent pour reprendre le contrôle de leurs hommes.

Un matin, en traversant l'arène, j'ai entendu Ulysse crier : « Si vous ne chargez pas ce putain de bateau, vous n'irez nulle part ! » Il sortait de sa grande salle et se tenait sur les marches de la terrasse, face à une trentaine d'hommes. Signe de l'humeur générale : même là, dans sa propre enceinte, il portait une lance. La plupart des chanteurs ont commencé à s'éloigner, mais une voix a surgi dans la foule. « Ouais, et toi, mon salaud ? On t'a pas vu soulever grand-chose, tricheur ! »